



Dossier de Presse

Emma Reyes, peintre colombienne

2 mars > 30 avril 2022



Parc Bourdeau, 20 rue Velpeau - 92160 Antony / 01 40 96 31 50

Préface de Véronique Merlin-Anglade

"L'avenir sera métisse", c'est ainsi qu'Emma Reyes définissait le futur. Garder ses racines, s'enrichir des rencontres, des contextes. Entrelacer les formes et les styles, aller de l'avant, chercher, se remettre en cause, bâtir avec les événements, les échanges qui fondent une vie.

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est la grande modernité de ce travail. Les sujets traités, les effets visuels, le mouvement, les volumes, la couleur, la puissance des noirs et des blancs. Se prendre au jeu de la gestuelle qui organise l'espace, suivre la ligne, les lignes, leurs superpositions, leurs entrelacs, leurs intersections formant un foisonnement d'images colorées, cadencées, vibrantes. Tous les sentiments des plus rudes aux plus enchanteurs et sensuels s'y expriment.

Ce travail semble désormais familier des jeunes générations. C'est le constat que nous avons pu faire en 2017 lors de l'hommage organisé au musée pour la sortie des *Lettres de mon enfance* en France. Cette œuvre, qui avait pu fasciner ses détracteurs et intriguer le public de la génération d'Emma Reyes, a été d'un accès naturel, presque familier aux visiteurs d'aujourd'hui.

J'ose penser que si elle était encore parmi nous, elle pourrait se mêler avec bonheur aux Street artistes désormais célébrés sur les murs des villes !

Un regard, le sien, pénétrant, exigeant, songeur, interrogateur parfois, cherchant la vérité dans l'œil de celui qui reçoit son travail. Montrer, s'exposer, revendiquer, exister à travers son art. Échanger, raconter, inventer, créer, partager.

Partager, c'est ce qu'elle a fait en particulier en offrant, ses œuvres au musée, sa bibliothèque d'histoire de l'art à la médiathèque de Périgueux, ses livres à l'université de Bordeaux.

Plusieurs dons se sont succédé entre 1990 et 1997. Le plus important est celui de 1995 mais le plus émouvant, avec le recul, est celui de 1997, composé d'un carnet bleu et d'une ceinture Guarani qu'Emma a porté régulièrement. Le carnet bleu, certainement l'un des projets pour l'illustration des *Lettres de mon enfance*, renferme les personnages décrits dans ses mémoires. Simples traits à l'encre de chine, nourris de toute son expérience graphique, ils sont reliés précieusement entre deux feuilles de tissu de soie bleu japonais, malheureusement trop fragiles pour être présentés au public pour le moment.

Transmettre était aussi sa préoccupation. Transmettre au plus grand nombre une expérience, un savoir, une œuvre artistique, une vie, c'est ce qui nous incombe désormais. L'exposition rétrospective que lui consacre aujourd'hui la Maison des Arts d'Antony nous permet d'accomplir cette mission et nous en remercions ici chaleureusement tous les initiateurs et partenaires.

Véronique Merlin-Anglade

Conservatrice du Musée d'art et d'archéologie du Périgord

* Le Musée d'art et d'archéologie du Périgord (MAAP) conserve la plus grande collection consacrée à un artiste sud-américain grâce au don qu'Emma Reyes lui a fait en 1995 d'un peu moins de 200 œuvres et d'un fonds documentaire.

Repères chronologiques

9 juillet 1919 : Naissance d'Emma Reyes dans le quartier San Cristóbal à Bogotá (Colombie), de père inconnu et de mère indienne Boyaca

Début des années 1920 : Vit à Guateque, puis à Fusagasugá (Colombie) avec Madame Maria et sa sœur aînée Helena

1924 : Abandonnée avec sa sœur par Madame Maria sur le quai de la gare de Zipaquirá - Recueillie au couvent Marie Auxiliatrice de Bogotá

1937 : Fuit du couvent à 18 ans - Travaille à la radio et dans un hôtel de Bogotá où des diplomates lui apprennent à lire et à écrire

1940 : Débute sa traversée de l'Amérique Latine (Équateur, Pérou, Bolivie notamment) - Se déplace en auto-stop, en bus ou à pied et fait plusieurs petits métiers

1943 : Émoi artistique dans l'exposition du peintre Raúl Soldi à la galerie Peuser à Buenos Aires (Argentine) - Commence à peindre en autodidacte

1944 : Peinture murale avec le peintre argentin Antonio Berni

Milieu des années 1940 : Bref mariage avec le sculpteur colombien Guillermo Botero Gutiérrez (Uruguay) - Rencontre le chanteur argentin Atahualpa Yupanqui - Peint de mémoire des scènes de la vie quotidienne andine - Son nouveau-né est assassiné sous ses yeux par un groupe armé ayant envahi son village (Paraguay)

1947 : Obtient la bourse de la Fondation Roncoroni pour étudier l'art trois ans à Paris - Académie du peintre André Lhote, qui lui conseille de s'inspirer de son héritage artistique

1949 : À tout juste 30 ans, première exposition personnelle de peintures à la galerie Kléber, Paris - La dernière signature dans le livre d'or est celle de Pablo Picasso

1950-1952 : Illustre des publications de la Bibliothèque populaire d'Amérique Latine pour l'alphabétisation, commande de la Section culturelle de l'Unesco à Washington (États-Unis)

1950 : Délégation au premier congrès panaméricain de l'Unesco à Mexico (Mexique)

1951, 1952 et 1953 : Exposée à New York et à Washington dans différentes galeries (États-Unis)

1952-1954 : S'établit au Mexique

1952 : Participe aux expositions des peintres révolutionnaires à Mexico - Dirige la section Scénographie de l'école des beaux-arts - Travaille dans l'atelier du peintre Diego Rivera

1953 : Participe à l'installation de la première exposition mexicaine de Frida Kahlo à la Galería de Arte Contemporáneo de la photographe Lola Álvarez Bravo à Mexico, où elle est assistante

1954-1960 : Arrive en Italie début 1954 - Atelier du peintre futuriste italien Enrico Prampolini entre 1954 et 1956 - Expérimentations plastiques (Italie : Capri, Venise, Florence et Rome)

1956 : Biennale de Venise

1957-1958 : Invitation par l'Institut culturel d'Amérique Latine d'Israël - Réalise ses premiers paysages

1958-1960 : Travaille en Italie

À partir de 1960 : Retour en France - Mariage avec Jean Perromat, médecin rencontré en 1947 et installation à Périgueux - Vit entre Paris et Périgueux, puis Bordeaux

1961 : Premier voyage en Colombie pour sa première exposition dans son pays natal, à la Casa Ungar de Bogotá

1962 : Étudie la gravure avec Johnny Friedlaender, à Paris

1966 : Réalise trois peintures murales et trois panneaux de mosaïque pour l'École Normale de Périgueux

1967 : Exposition monographique de collages et d'accumulations à la galerie Suzanne de Coninck à Paris

1968 : Deuxième voyage en Colombie

1969-1997 : Échange épistolaire avec l'intellectuel et diplomate Germán Arciniegas à propos de son enfance tumultueuse - Reconnaissance de son talent d'écriture par l'écrivain Gabriel García Márquez - Publication posthume de ces lettres en 2012 en Colombie, en 2017 en France sous le titre *Lettres de mon enfance*

1983 : Participe à l'exposition du Grand Palais "L'Amérique Latine à Paris"

Troisième voyage en Colombie, au moment du tremblement de terre de Popayán

1985 : Réalise trois panneaux muraux pour le lycée Pablo Picasso de Périgueux

1988 : Réalise la fresque pour le hall d'entrée de la bibliothèque municipale de Périgueux

1990 : "Regard sur la peinture d'Emma Reyes", première rétrospective de son œuvre, à Périgueux, en plusieurs lieux

1993 : "Máscaras", exposition au Museo de Arte Moderno La Tertulia à Cali (Colombie)

1995 : Donne son fonds d'atelier au Musée d'art et d'archéologie du Périgord, qui possède ainsi la plus grande collection publique d'œuvres d'Emma Reyes

1996 : Chevalier des arts et des lettres

12 juillet 2003 : Décès à Bordeaux

2017 : "Emma Reyes, peintre", rétrospective au Musée d'art et d'archéologie du Périgord à Périgueux

2021 : Série télévisée colombienne *Emma Reyes - La huella de la infancia*, adaptée des *Lettres de mon enfance*

Années 1940 : les débuts de peintre

Dans le couvent de Bogotá dans lequel elle a grandi de ses cinq à ses dix-huit ans durant les années 1920 et 1930, Emma Reyes ne reçoit aucune éducation, encore moins artistique. Pourtant, elle semble avoir dès cette époque une fibre artistique indéniable. Outre les diverses tâches domestiques qui rythment ses journées, elle participe à la confection d'ouvrages de broderie commandés par de riches particulières et s'avère très douée. Dans l'une des lettres qu'elle écrit en 1972 à son ami Germán Arciniegas, elle explique : "[...] La seule qualité que les sœurs m'avaient toujours reconnue, c'était d'être la meilleure brodeuse, peut-être parce qu'elles m'avaient formée toute petite. Je connaissais tous les secrets et les astuces propres à chaque tissu, je savais quel point de broderie choisir et quel fil, sans compter que j'étais la seule à avoir un don pour le dessin : non seulement je ne déformais pas les motifs en brodant, mais au contraire, je les améliorais, qualité qui leur évitait d'être sur mon dos pour contrôler mon travail et leur garantissait un résultat quasiment parfait. [...]"¹. Selon l'historien de l'art Alvaro Medina, Emma Reyes affirmait par ailleurs que la structure de ses œuvres lui venait de son expérience de brodeuse².

Elle y est également coupée du monde extérieur, ce qui nourrit un imaginaire fécond pour se représenter cet ailleurs, une imagination qui a sans doute stimulé indirectement son œuvre postérieure : "[Le couvent était] un monde de rêve et d'abstraction, car tout ce qui se passait en dehors on l'appelait 'le monde', comme si on était sur une autre planète. Naturellement, ça a développé en nous un énorme imaginaire. Notre imaginaire est devenu fou, on imaginait même que les arbres au dehors étaient d'une autre couleur, que les gens avaient d'autres formes [...]"³.

Après s'être enfuie du couvent à l'âge de dix-huit ans, Emma Reyes vit de petits travaux, apprend à lire et à écrire et entame un périple à travers l'Amérique Latine. Elle arrive à Buenos Aires, en Argentine, en 1943. C'est là qu'elle "reçoit la révélation de la peinture", selon les termes d'Alvaro Medina, alors qu'elle déambule des heures durant dans une exposition consacrée au peintre Raúl Soldi (1905-1994) à la petite galerie de la librairie-papeterie Peuser. Au point que l'un des employés de la galerie lui offre son premier matériel de peinture pour qu'elle puisse se former en autodidacte. Dès lors, elle ne s'arrêtera plus de peindre. Elle s'initie en 1944 à la peinture murale avec le muraliste Antonio Berni (1905-1981), dans la veine du réalisme social. À partir de là, elle évolue dans un milieu artistique, épouse brièvement le sculpteur colombien Guillermo Botero Gutiérrez (1917-1999)⁴ et sillonne l'Uruguay et le Paraguay. Dans ces trois pays, Emma Reyes peint de mémoire et dans un style simple presque enfantine mais déjà chargé de couleurs des rues, des places, des marchés grouillants de monde et notamment d'Indiens de l'Altiplano andin, comme ce qu'elle a vécu avant son entrée au couvent et ce qu'elle a vu tout au long de son périple sud-américain. Pour elle, sa vocation de peintre vient justement du choc esthétique devant ces villages latino-américains qu'elle a traversés, ces marchés "délirants de couleurs" d'après ses propres mots⁵.

En 1947, elle gagne le concours international de la Fondation Roncoroni de Buenos Aires et obtient une bourse de trois ans pour aller étudier l'art à Paris. À son arrivée dans l'épicentre artistique de cette première moitié du XX^e siècle, elle s'inscrit à l'Académie du peintre cubiste André Lhote (1885-1962). Ce dernier l'encourage cependant à poursuivre sa voie en dehors de tout enseignement pour préserver sa fibre personnelle déjà très affirmée.

À Paris, la Galerie Kléber organise sa toute première exposition personnelle en 1949, présentant cinquante-quatre œuvres figuratives directement inspirées d'Amérique Latine : des scènes de marché, des scènes familiales et des portraits d'hommes et de femmes, peintes à la manière des artistes muralistes. On y retrouve déjà quelques-uns des marqueurs du style de l'artiste : la puissance des formes, l'importance de la couleur et la simplicité du tracé. Le dernier visiteur à signer le livre d'or de l'exposition n'est autre que Pablo Picasso !

¹ Emma Reyes, *Lettres de mon enfance*, Paris, Pauvert, 2017, lettre 18, p.205-206.

² Dans Diego Garzón, "¿Qué paso con Emma Reyes?", *SoHo*, n°153, janvier 2013.

³ Dans un entretien télévisé réalisé par Gloria Valencia de Castaño dans son programme *Gloria 9:30*, 1976.

⁴ Guillermo Botero Gutiérrez, *Y fue un día*, Manizales, Université nationale de Colombie, 1997.

⁵ Dans Carlos-Enrique Ruiz, "Emma Reyes : mujer que respeta solo lo vivido", *Revista Aleph*, n°110, juillet-septembre 1999, p. 17-33.

Années 1950-1960 : peintre et peinture nomades

Emma Reyes est une peintre sans frontières géographiques, sans frontières stylistiques, sans frontières chromatiques. Toujours en mouvement, sa peinture évolue en permanence et l'artiste en a clairement conscience : "Bien sûr, mon œuvre ressemble à ma vie. Comme j'ai changé d'endroits tant de fois, comme je suis passée par tant d'expériences, mon travail a connu de nombreuses évolutions et est passé par tout". Pour Alvaro Medina, "en niant la routine, il faut reconnaître à Emma Reyes le mérite d'être l'un des artistes qui se répètent le moins en Colombie, [tout en restant cohérente] (...)" car ses œuvres sont toujours construites à partir des mêmes éléments modulaires.

Au début des années 1950, Emma Reyes est aux États-Unis, où elle illustre pour l'Unesco une collection d'ouvrages destinés à l'alphabétisation. Puis elle part s'établir -quelque temps au Mexique. À Mexico, elle renoue avec la peinture murale, qu'elle a abordée en Argentine. Elle apprend avec Diego Rivera (1886-1957) les bases de cet art si particulier et à pratiquer un art avec ses racines sud-américaines. Elle l'assiste dans la réalisation de sa fresque pour le stade olympique de la cité universitaire de la ville. Elle travaille également dans la galerie de la célèbre photographe Lola Álvarez Bravo (1907-1993) et y participe à l'organisation de la rétrospective de Frida Kahlo (1907-1954) en 1953.

Ensuite installée en Italie entre 1954 et 1960, Emma Reyes côtoie durant cette période un large cercle d'artistes et d'intellectuels dont Alberto Moravia, qui vient d'écrire *Le mépris*. Elle perfectionne sa pratique du muralisme dans les ateliers florentins et continue de se former au contact du peintre futuriste Enrico Prampolini (1894-1956). Elle délaisse alors peu à peu les références directes à son Amérique Latine natale, tout en conservant son goût prononcé pour la couleur : "La raison de ma palette est l'être humain. Le paysage se trouve à l'intérieur de l'être humain. C'est pour cela que l'humain a la couleur du paysage, le paysage de mon pays, la couleur forte des tropiques".

C'est une période riche d'expérimentations en tous genres, durant laquelle elle oscille entre figuration et abstraction, tendant vers une simplification formelle. Emma Reyes peint alors ses fameux "Monstres", portraits chimériques mêlant l'humain et l'animal, à la fois réels car ils s'inspirent de membres de son entourage et imaginaires par leur traitement pictural. Germán Arciniegas a ainsi décrit les monstres d'Emma Reyes : "[C]es visages tiennent à la fois des tigres et des hommes. Ils sont faits de raies de couleurs très vives." Une énergie et un grand dynamisme se dégagent de ces œuvres.

Grâce à Germán Arciniegas, alors ambassadeur à Rome, elle est invitée par l'Institut culturel d'Amérique Latine d'Israël à venir travailler dix-huit mois entre 1957 et 1958 à la résidence d'artistes d'Eïn Hod créée en 1953 par l'artiste dadaïste Marcel Janco. Au cours de ce séjour, tout en poursuivant sa série des monstres, elle s'essaie au paysage. Elle y développe une approche très graphique, utilisant davantage encore les lignes et les figures géométriques pour synthétiser les éléments composant ses œuvres. Elle retourne ensuite en Italie et y reste jusqu'en 1960.

Entre la seconde moitié des années 1950 et les années 1960, Emma Reyes crée une série d'œuvres directement inspirées par les toiles abstraites du peintre néerlandais Bram Van Velde (1895-1981) ; l'artiste elle-même parle de sa "période Bram Van Velde". Cet ensemble de peintures expressionnistes se compose de "toiles aux dominantes ocres ou bleues, remplies de personnages cernés par une ligne noire et épaisse" (Véronique Merlin-Anglade). Comme chez Bram Van Velde, on note l'importance des couleurs, généralement contrastées, qui accentuent la prédominance de la subjectivité et de l'intériorité de la peinture sur l'observation de la réalité. Elle s'en démarque en revanche par l'omniprésence de la figure. Cependant, bientôt lassée et insatisfaite de ces œuvres, Emma Reyes en déchire la plupart pour recomposer à partir des morceaux épars des tableaux abstraits en collages.

Pour Alberto Moravia, "Emma Reyes synthétise dans son œuvre l'art précolombien et les enseignements des peintres modernes, de Gauguin à Picasso, abandonnant la conception humaniste de l'Occident et l'art de la Renaissance. La peinture d'Emma Reyes, pleine d'obsession déformante et de recherche stylistique, rigoureuse et riche, est contrairement à celle de beaucoup d'Européens qui croient avoir du sang indien, celle d'une Indienne qui a dans son art du sang européen. Sa peinture nous révèle de façon familière une tradition lointaine dans le temps et l'espace, mais justement inscrite dans le monde de l'art de notre temps."

Années 1960-1970 : La tentation de l'abstraction

Emma Reyes explore sans relâche différentes voies artistiques. Parallèlement à ses recherches expressionnistes dans la série d'œuvres figuratives dite "Bram Van Velde" et alors que l'art cinétique et l'op art sont à leur apogée en Europe, elle approfondit durant les années 1960 et 1970 la tendance à la géométrisation et à la déconstruction de ses monstres romains en allant vers une plus franche abstraction des formes, bien que le réalisme ne soit jamais loin.

En 1960, elle quitte l'Italie et rentre en France, où elle se marie ; elle ne quittera plus le pays à l'exception de trois courts voyages en Colombie. Elle vit et travaille alors entre Paris et Périgueux, d'où est originaire son époux. Là, elle se prend de passion pour les grottes préhistoriques de Lascaux, qui se trouvent à une cinquantaine de kilomètres. Cette fascination donne notamment naissance à sa série dite "des grottes" ou "des cavernes", dans laquelle son exploration de l'abstraction peut s'exprimer.

Ses "cavernes" offrent au regard des sortes de labyrinthes composés d'une succession de petits modules colorés ou noirs et blancs qui se répètent, créant une multitude de chemins entrelacés. Stéphanie Cottin y voit "des formes géométriques s'enrouler comme un escargot à partir d'un centre sombre comme le lointain bout d'un tunnel, se diviser autour d'une sorte de ligne d'horizon délimitant une aurore psychédélique, explosive [...]". Les jeux optiques induits par la composition de ces œuvres et les jeux de couleurs ne sont pas sans évoquer l'univers cinétique de Victor Vasarely (1906-1997). À ce propos, Véronique Merlin-Anglade parle justement d'"images cinétiques du monde préhistorique". Le style général des "grottes" d'Emma Reyes se rapproche, selon Stéphanie Cottin, des peintures kaléidoscopiques des années 1950 de Fahrelinissa Zeid et de celles des années 1970 d'Alma Thomas. On peut également y voir, là encore, la réminiscence des motifs complexes aux nombreuses couleurs des tissus précolombiens qu'Emma Reyes a connus et vus lors de son périple sud-américain dans les années 1940. Du point de vue de la symbolique des œuvres de cette série, Alvaro Medina a plusieurs fois comparé ces "cavernes" aux paysages d'un monde intérieur, sûrement celui d'Emma Reyes.

Quelle que soit la manière empruntée par Emma Reyes, le graphisme est au cœur de sa démarche picturale et un motif constitue la base de ses œuvres : la ligne. Ce qui a ainsi fait dire au peintre Luis Caballero, grand connaisseur du travail de l'artiste : "Emma Reyes ne peint pas ses tableaux : elle les écrit." Cette ligne s'inspire des grands courants artistiques européens auxquels Emma Reyes s'affronte, d'une part et des décors ancestraux que l'on trouve sur les tissus amérindiens, d'autre part.

La ligne d'Emma Reyes, incessante, est généralement épaisse, parfois fine. Toujours bien visibles, des lignes de couleurs contrastées se superposent en empâtements, organisées de manière parallèle. Elles sont droites ou ondulées, parfois s'enroulent en spirales. Elles servent autant à délimiter les formes qu'à les remplir, pour donner à la fois volumes, textures et mouvements. Selon Alvaro Medina, "l'emploi qu'[Emma Reyes] fait de la ligne est semblable à celui que Pollock fait du *dripping*. Comme lui, elle sait où elle va commencer, mais non où elle va terminer [...]". Il ne s'agit pas pour autant d'une écriture automatique à la manière d'un Salvador Dalí car l'artiste sait ce qu'elle fait, même si elle ne connaît pas d'avance le résultat final.

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, bien que l'exposition n'en montre pas, Emma Reyes laisse également un temps la peinture pour se consacrer à des assemblages à partir de toutes sortes de matériaux, un peu dans la veine du groupe des Nouveaux Réalistes.

Années 1980-1990 : Peindre des "rêves de joie"

Dans le courant des années 1970, Emma Reyes revient cependant à la figuration. Selon Stéphanie Cottin, "c'est la figure humaine qui nourrit son imaginaire, l'homme et son destin qui traversent toute son œuvre". Elle réalise ainsi une série de "portraits imaginaires" selon ses propres mots, réalisés en noir et blanc à l'encre de Chine dans un style très graphique. Cette parenthèse est de courte durée car le peintre Fernando Botero lui conseille de revenir à la couleur, inaugurant la dernière phase de son œuvre.

Ainsi, durant les années 1980, Emma Reyes peint une série de portraits exubérants de femmes élégantes, très bijoutées, qui se perdent dans de la végétation exotique et que l'on pourrait lire comme des symboles de fécondité. D'ailleurs, le thème de la maternité est récurrent dans l'œuvre de l'artiste, quel que soit le style qu'elle adopte. Ces portraits ont des visages mais pas de noms, comme s'il s'agissait d'allégories génériques. L'éclat des couleurs et l'exubérance des formes contrastent fortement avec les expressions plutôt tristes et mélancoliques des personnages. Les bouches sont souvent masquées ou esquissent parfois un pâle sourire, les regards semblent lointains. Comme si ces femmes portaient le poids du monde, ou du moins de leur histoire.

La part accordée à la végétation dans ces portraits devient entre la seconde moitié des années 1980 et la première moitié des années 1990, le sujet principal des œuvres d'Emma Reyes. L'artiste ne peint pas alors de simples natures mortes mais de véritables portraits, monumentaux et frontaux, de fruits, de légumes et de fleurs, en gros plans sur toute la surface de la toile. On y retrouve le goût de l'artiste pour la nature et les couleurs fortes et lumineuses, son horreur du vide et son sens exacerbé d'une démesure éloignée de tout hyperréalisme. C'est un peu comme si l'on se trouvait dans un rêve éveillé ou dans un univers magique évoquant de loin la réalité de notre monde.

Les végétaux d'Emma Reyes présentent des formes sensuelles et voluptueuses qui confèrent à cette série une dimension érotique palpable. Mais, parce qu'ils sont toujours composés des réseaux de lignes caractéristiques de l'artiste, ils s'inscrivent dans une construction méticuleuse et organisée qui leur dénie le lyrisme que l'on peut retrouver par exemple dans les fleurs de Georgia O'Keeffe. Ce goût pour les fleurs pourrait-il aussi provenir de son histoire personnelle ? L'un des derniers "emplois" de l'artiste dans le couvent où elle a grandi a en effet été de s'occuper des fleurs de la sacristie, qu'elle a appris "à traiter avec amour et délicatesse pour ne pas les casser"⁶.

Avec ses portraits de femmes et ses "portraits de fruits, légumes et fleurs", le lien aux racines sud-américaines de l'artiste ressort plus que jamais. "La force et la violence des couleurs, le déploiement arachnéen des formes, la ligne sinueuse reliant tous les éléments, l'horreur du vide et la trame picturale dense sont autant d'éléments qui renvoient à son Amérique Latine natale : les églises surchargées, les marchés grouillants, les forêts luxuriantes, etc." (Véronique Merlin-Anglade). Alvaro Medina souligne par ailleurs l'obsession d'Emma Reyes à montrer l'exubérance et la lumière tropicales typiquement colombiennes, que l'on retrouve aussi chez ses compatriotes Alejandro Obregón et Fernando Botero, alors qu'elle a vécu une large partie de sa vie en Europe. D'ailleurs, Emma Reyes se plaisait à relever selon elle l'impact du paysage et de la flore sur le folklore d'un pays et donc sur ses arts. Se souvenir de la Colombie quittée se traduit souvent dans les œuvres de la peintre par une certaine nostalgie. Germán Arciniegas dit à ce propos qu'Emma Reyes "n'a pas commencé à peindre avec de l'huile mais avec des larmes".

L'ultime série d'Emma Reyes est celle des "Masques". Si l'humain a toujours été au cœur de son travail, avec ces dernières œuvres, Emma Reyes recentre plus particulièrement son attention sur les visages. Ces portraits sont toujours composés des savants jeux de lignes colorées superposées que l'artiste affectionne. Ils évoquent au premier regard des masques rituels ou totémiques à la fois africains, océaniens et sud-américains. Dans sa collection personnelle, l'artiste possédait notamment des statuettes religieuses sud-américaines anciennes, des pièces colombiennes et un masque africain, témoignage de son intérêt pour toutes les cultures. Les masques de cette série acquièrent ainsi une portée universaliste. Dans l'entretien de 1999 déjà cité, à la question : "Comment trouvez-vous votre peinture ?", Emma Reyes répond en effet : "J'essaie de trouver avec ma peinture un langage qui exprime un folklore universel, qui peut être d'Afrique, d'Amérique latine ou d'Inde". La série des Masques ancre ainsi davantage encore l'œuvre d'Emma Reyes dans un multiculturalisme artistique.

En 1996, dans un ouvrage sur l'artiste, Luis Caballero écrit : "Il y a des peintres mythiques. De légende. Dont on parle, autour de qui se tissent et se défont des anecdotes, mais dont on ignore la peinture. Emma Reyes est l'une d'entre eux. [...] La légende d'Emma s'est élaborée à partir de sa propre vie, malgré son œuvre ; c'est peut-être pourquoi son travail est ignoré." L'œuvre pléthorique et protéiforme d'Emma Reyes mérite pourtant toute notre attention. En mêlant des influences nombreuses et diverses, à la fois européennes et sud-américaines, elle nous transporte avec elle dans un monde imaginaire tout à la fois profond, poétique, parfois agressif, toujours libre et spontané.

⁶ Emma Reyes, *Lettres de mon enfance*, Paris, Pauvert, 2017, lettre 20, p. 228.

Visuels de l'exposition

Visuels envoyés sur demande :

	Légende / copyright
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , années 1940, huile sur papier, Courtesy collection particulière © association Emma Reyes
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1953, huile sur carton, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.113 © Jonathan Barbot
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1955, huile, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.116 © Jonathan Barbot
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1967, huile, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.132 © MAAP
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1966, acrylique, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.135 © Jonathan Barbot
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1985, acrylique sur toile, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.46 © Jonathan Barbot
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1989, acrylique, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.18 © Jonathan Barbot
	Emma Reyes, <i>Sans titre</i> , 1989, acrylique sur toile, Collections Ville de Périgueux - Musée d'art et d'archéologie du Périgord- n° inv. 95.13.4 © Jonathan Barbot

Temps forts de l'exposition

VERNISSAGE

- 8 mars à 19h : interlude musical colombien au cours du vernissage

VISITES GUIDÉES

- Dimanche 20 mars à 16h
- Samedi 9 avril à 16h

CONFÉRENCE

- Samedi 23 avril à 16h par Stéphanie Cottin, commissaire d'exposition et présidente de l'Association Emma Reyes

CONCERT de musique colombienne

- Samedi 26 mars à 16h par le Trio Nelson Gomez dans le cadre des Rencontres internationales de la guitare au Pavillon Bourdeau, Parc Bourdeau

LECTURE d'extraits de *Lettres de mon enfance* d'Emma Reyes

- Samedi 9 avril à 17h par la compagnie La Danse des mots

ATELIERS PRATIQUES*

- Mercredi 23 mars à 14h30 : création d'un masque
- Mercredi 27 avril à 14h30 : portraits de fleurs

MERCREDI-LECTURE**

- Mercredi 20 avril à 11h : lecture d'albums jeunesse en partenariat avec la médiathèque Anne-Fontaine

CINÉMA***

- Mardi 12 avril à 18h30 au cinéma le Sélect : film colombien surprise

DESSIN LIBRE EN SALLES

Tous les jeudis de 17h à 18h45

MIDIS EN MUSIQUE

Tous les mardis de 12h à 14h : découverte de l'exposition sur une bande-son proposée par la médiathèque Anne-Fontaine

LA PAROLE À... l'ESAT Jacques Monod d'Antony (APAJH Fédération)

Exposition des œuvres réalisées par les membres des ateliers d'Olga Arzhakova autour de l'exposition

* **ATELIERS PRATIQUES** : en famille pour les 6-12 ans, sur réservation, gratuit

** **MERCREDI-LECTURE** : en famille pour les 4-12 ans, sur réservation, gratuit

*** **CINÉMA le Sélect** : 10 Av. de la Division Leclerc, 92160 Antony, entrée 6€/7€

Informations pratiques

Contact

Maison des Arts
Parc Bourdeau, 20 rue Velpeau 92160 Antony
01 40 96 31 50
maisondesarts@ville-antony.fr
www.maisondesarts-antony.fr



[Instagram](#)



[Maison Des Arts Antony | Facebook](#)

Entrée libre

Du mardi au vendredi 12h-19h
Samedi et dimanche 14h-19h
Fermé les jours fériés
Station Antony RER B

Livret-catalogue de l'exposition : 6 €

Groupes

La réservation est obligatoire par téléphone, au moins une semaine à l'avance.
Contact : 01 40 96 31 50

Mesures sanitaires et gestes barrières

Le **Pass sanitaire** est obligatoire à partir de 12 ans

Mise en place des mesures suivantes :

- Port du masque obligatoire dès 6 ans
- Mise à disposition de gel hydro-alcoolique
- Nettoyage des points de contact
- Hygiaphone à l'accueil